

AAHA = Amicale Alexandrie Hier et Aujourd'hui

Fernand Leprette

1938

Alexandrie, porte de l'Ouest

1^{ère} partie



Cahier no 20

(pour la 2^{ème} partie, voir cahier no 21)

Avril 2000

Modern Alexandria is scarcely a city of the soul. Founded upon cotton with the concurrence of onions and eggs, ill built, ill planned, ill drained, many hard things can be said against it, and most are said by its inhabitants.

« Pharos and Pharillon »

E. M. Forster

Franchies les portes de la douane alexandrine, c'est, pour l'homme du Nord, la révélation émerveillée de l'Orient, avec son bariolage de rues, d'éventaires, ses robes masculines, ses tarbouches et ses turbans, les voiles noirs de ses femmes, ses fanfares d'odeurs et de cris, son intense grouillement. Mais combien différentes sont les impressions qui agitent l'effendi venu du Caire à sa rencontre ! Le vent du large qui, dès Damanhour, annonçait un climat inhabituel, ne lui raconte rien de l'Afrique ni de l'Asie. La vue de tous ces paquebots battant pavillon inconnu à côté du triangle vert de *la Misr* lui pince légèrement le cœur. Quelques souvenirs d'étudiant remontent à sa mémoire : une midinette de la rue de la Sorbonne, un tramway rouge d'Oxford Street. Il réentend la clameur de ces lointains pays qui imposent ici leur présence, comme dans le monde entier, mais, si Dieu veut, point pour toujours. Où l'homme du Nord ne voit que désordre et confusion, lui, fils d'Orient, est frappé par une activité efficace, par le mordant des propos qui s'échangent, et même il subit la séduction d'allures qu'il juge trop désinvoltes. Sans doute, au Caire, croise-t-on journellement des étrangers de toute origine. Ici, c'est lui l'étranger au milieu des porteurs de chapeaux. Et, de ne se sentir plus tout à fait chez lui dans cette ville des confins, il ne peut se défendre de quelque malaise. Cheikh zélateur du Coran, il souffrirait grandement d'errer ainsi dans une zone impure où règne l'infidèle. Effendi moderne, son âme est partagée ; il sait qu'Alexandrie est la porte de l'Ouest, *Bab Gharbi* !



Mosquée de Sidi Aboul Abbas el Morsi



« J'ai conquis la ville de l'Occident, » écrivait déjà au calife Omar son lieutenant Amr ebn el Aas, lorsqu'il eut fait son entrée dans les rues d'Alexandrie, l'an 20 de l'hégire, le premier vendredi de Moharrem. Et, de fait, l'Islam n'a jamais brillé ici d'un très vif éclat. La fameuse cité grecque où Euclide composa ses *Eléments* de géométrie, où Eratosthène entreprit de mesurer la terre, la patrie de Théocrite et de Callimaque, celle qui entendit les leçons de Philon le Juif, la ville chrétienne qui retentit des disputes d'Arius et d'Athanase sur la Trinité, que passionnèrent les conciles de Nicée et de Chalcédoine, que le fanatisme de son patriarche Cyrille poussa à lapider la belle païenne Hypathie – cette ville résista quatorze mois aux assauts d'Amr ebn el Aas. Et, par la suite, les califes fatimides ayant fait du Caire leur capitale en même temps que le centre de l'orthodoxie musulmane, elle descendit au deuxième rang et ne fut plus, entre la conquête arabe et l'arrivée de Bonaparte, qu'une vaste nécropole jonchée de ruines peu à peu disparaissant sous les sables.

Aujourd'hui encore, bien que les deux tiers de sa population – qui dépasse le demi-million – professent la religion de Mahomet, Alexandrie ne porte nullement la marque d'une métropole de l'Islam. Mosquée de **Sidi Aboul Abbas el Morsi**, la plus grande et la plus vénérée qui domine Ras el Tin ; mosquée du poète Mohamed el Aboussiri ; mosquée du **Prophète Daniel**, avec son mausolée au fond d'une cour silencieuse ; mosquée d'Attarine, dont le grand minaret ouvragé à la frontière de la ville moderne fait entendre sa voix chez les *Roumis*, mosquée El Chorbagui ; mosquée neuve de Sidi Gaber, rayée blanc et rose, aucune d'elles ne retient l'attention du point de vue de l'architecture et de l'histoire.

Une aristocratie musulmane s'est cependant groupée à Moharrem bey au temps où ce quartier était hors de la ville. Elle y habite toujours, du moins en partie, car la banlieue de Ramleh qui s'allonge à l'est l'attire de plus en plus. Encore n'y est-elle point seule. Loin des trams, des autos et des boutiques de la grande artère centrale, elle s'obstine à rechercher l'existence calme d'autrefois au fond de vastes demeures à moucharabiehs ou à volets clos, derrière des murs et des grilles défendues de verdure. On y découvre des rues étonnamment silencieuses et propres ; seul, de temps en temps, y résonne le timbre d'une voiture à cheval débordant de dames voilées et de bambins, vision anachronique.

Les commerçants musulmans n'ont pas le monopole des souks qui s'étendent entre la rue de France et la Douane. Ils y vendent de la vaisselle, des lampes de Tchécoslovaquie, des produits allemands de teinture et de pharmacie, des pistaches, des noix et des noisettes, des épices, de *l'amareddine*. Mais les Corfiotes se partagent avec eux le commerce du fil et y débitent de la dentelle à deux millièmes le mètre. Les Arméniens, à côté d'eux, montrent des souliers. Des Marocains déploient au nez des passants leurs couvertures brunes en coton, leurs burnous de laine blanche. Ce sont des Juifs et encore des Arméniens qui travaillent les bijoux d'or et d'argent. Et, d'ailleurs, pour qui connaît le Khan Khalil du Caire, les souks d'Alexandrie ne sont rien.

Sur la périphérie, les musulmans sont maraîchers à Hadra, garagistes et boutiquiers à Bacos. Au cœur de la ville, domestiques, menuisiers, plombiers, petits commerçants, ils occupent, entre la rue Fouad, la gare et le Stade, l'îlot de Kom el Dik qui se réduit de plus en plus. Là où ils sont chez eux, c'est dans les quartiers ouvriers de Ras el Tin, de Gabbari, de Bab Sidra et de Karmous. Pêcheurs à Anfouchy, on peut les voir radouber de gracieuses coques de barques, faire sécher leurs filets aux murailles et, par nuit sombre, promener leurs petits feux au ras de l'eau dans le Port-Est. Mais, ici encore, ce sont des étrangers, des Siciliens qui vont pêcher en haute mer. Dans les environs immédiats du port, aux entrepôts, à la douane, ils sont débardeurs, charretiers, manœuvres. Ils portent comme pantalon, l'ample *chéroutal* blanc, se coiffent d'un madras à franges, fiers d'allure. A Gabbari, ils chargent et déchargent les balles de coton. Ceux de Karmous peignent dans les usines du canal Mahmoudieh. A parcourir leurs ruelles sans couleur, à frôler leurs portes crasseuses, à respirer leurs tristes odeurs humaines, à les voir tassés les uns contre les autres, privés d'air et de ciel parce que les moucharabiehs se rejoignent quasi à hauteur du premier étage, on se demande par quel miracle ces gens gardent, malgré tout, des formes athlétiques et une extraordinaire endurance à la besogne. Les passions y bouillonnent avec violence. Les clans s'affrontent parfois au couteau. Pendant la lutte de 1919 pour l'indépendance, c'est de ces quartiers-là, qu'enflammée par les discours patriotiques des imams de la mosquée d'Aboul Abbas, la foule dévalait à l'assaut des *caracols*, n'ayant à opposer que pierres et nabouts aux trous noirs des fusils.

La traversée du canal Mahmoudieh à la tombée de la nuit

J'ai longtemps habité une maison qui donne sur le pont Ragheb Pacha. De mon balcon, j'assistais aux mille scènes de vie populaire qui se déroulaient devant moi, de l'aube au soir. Je revois encore le restaurateur qui installe ses terrines de tomates et de piments, son gril et sa marmite pleine d'huile auprès du pont et déplace, avec le soleil, son ombrelle en toile de sac. Amenés sans cesse par le canal Mahmoudieh, quelques remorqueurs, une drague et une véritable flottille de bacs ventrus et de canges lourdement chargées se pressent contre le pont tandis qu'une forêt de mâts et de vergues s'emmêlent sur le ciel. Tout est assoupi dans l'attente.

Il est six heures du soir. Depuis un long moment déjà, le gardien a prévenu ses « frères » que le pont va s'ouvrir. « Ceux qui habitent sur l'autre rive, qu'ils se dépêchent ! » Avertissement inutile. Aucun d'eux n'a bougé. Et, soudain, c'est une ruée. Des trams de Ragheb une foule descend en toute hâte. Du chemin de halage débouche un petit troupeau de moutons. Il s'engage avec elle sur le pont et se heurte à une auto qui klaxonne impatiemment sans pouvoir se défaire d'un chevreau fourvoyé sous son garde-boue. Ailleurs, des cris s'élèvent. Un jeune garçon à califourchon sur son âne, défend, avec injures et coups, sa charge de cannes à sucre contre la gourmandise d'une grosse chèvre barbue. Gesticulant, le berger court à droite et à gauche pour rallier ses bêtes et augmente la confusion générale par son cri de : « *harss !* » Des femmes se redressent aux abords boueux de la fontaine, portant un bidon d'eau sur leur tête. Dans leur hâte, elles perdent leur démarche hiératique et l'eau qui déborde asperge l'ourlet de leur robe sans apaiser leurs cris stridents. L'agent de police, sentinelle impuissante à l'entrée du point, essaie de calmer la foule, encourage les vieux, bourrade les jeunes, et, tout d'un coup, chancelle, perd pied lui-même et menace d'être emporté par le courant humain. Divinités incorruptibles, les gardiens se sont mis à leur levier et commencent la manœuvre sans se presser. Le barbier, essuyant son rasoir sur son poignet, referme précipitamment sa trousse. Une femme bondit, le chaouiche veut la retenir. Elle se dépoitraille pour mieux exalter sa colère, frappe tout le monde. Le pont-levis fait le gros dos, mais un cycliste a encore le temps de le franchir. Il y a encore un homme qui s'embarrasse dans les plis de sa robe, trébuche, laisse échapper son cornet de goyaves, offrande involontaire. Et encore cet étudiant sportif qui saute prestement au-dessus du vide. La fente se creuse davantage et le gros effendi, dont la chaîne de montre lui dansait sur le ventre, renonce, s'éponge et délibère.

Le pont s'est dressé comme les deux montants d'un portique. Des appels répétés de sirènes s'élèvent de la drague et des remorqueurs. Une fumée épaisse plane sur eux. Des bruits rauques de moteur et de ferraille se font entendre. Les pilotes s'interpellent et gesticulent. Les canges commencent à leur tour à se dégager du chaos et font glisser leurs antennes. De leurs pieds nus, les mariniers repoussent les proues voisines. Le long des plats-bords, taches blanchâtres, ils se courbent sur leur gaffe et marchent en sens inverse de leurs bateaux. Des cris plus ou moins amènes déchirent l'air.

Est-ce la fin du monde ? La rue Ragheb ne cesse de déverser une foule ouvrière toujours plus grouillante qui envahit un bac où elle se tasse, debout, anxieuse de rejoindre l'autre rive, fût-ce pour se rendre au dernier jugement. Elle est maintenant à la merci du passeur. Tant que chacun n'aura pas payé son millième, sourd à toutes les supplications et aux querelles, celui-ci refuse de démarrer.

Etourdi par tant de tumulte, je ne me suis pas rendu compte que le soleil se couchait et, quand je détourne les yeux, c'est pour recevoir, venu du Mariout par delà les terrasses, un apaisement inattendu. Le lac a rejoint le ciel dont il ne se distingue que par une vibration quasi imperceptible. De longues irisations bleuâtres, mauves et roses, y jouent avec une délicatesse merveilleuse et rappellent ces inimitables verreries que l'on retrouve dans les tombes gréco-romaines. Décor à la fois liquide et vaporeux, fait de teintes amorties, paysage irréel qui invite aux songes, qui épure l'âme et la pénètre de gratitude, magie des eaux et du ciel, poésie d'Alexandrie !

La nuit s'étend. Sur le petit minaret que j'aperçois de l'autre côté du point, entre les ombelles de feuillage, le muezzin l'a accueillie au nom du Prophète. Un marchand de lupin et de fenu grec vient d'allumer sa torche fuligineuse. Aux quatre angles de son charreton, des cornets de papier imbriqués s'effilent comme des cierges. Du canal monte l'étrange respiration des crapauds. Un feu de braise se reflète sur l'eau. Autour, des hommes rient. On dirait que la paix du Mariout est descendue jusqu'à eux. Cependant, un bruit de tam-tam naît quelque part dans les ruelles invisibles de Karmous. Ce sont des coups sourds indéfiniment ponctués sur un même rythme bref. C'est un appel impérieux à toutes les portes des maisons obscures. Et voici, en effet, un torrent de lumière qui dévale la rue Ragheb. Deux files de lanternes encadrent un étendard vert étincelant d'inscriptions dorées. Une foule d'enfants et d'hommes accompagnent la procession nocturne, le long des trottoirs. Avec une infatigable obstination, les musiciens frappent leur *daraboukka* et, infatigablement, le cortège reprend son chant grave et sévère : *La Illah Ilallah, oua Mohamed rassoul Allah !* Il n'y a de dieu qu'Allah et Mahomet est son prophète !

La plupart des illustrations de ce cahier proviennent de la collection personnelle de **Max Karkégi**

La ville et sa banlieue Ramleh

Memphis et Thèbes, qui brillèrent tant de siècles avant la venue d'Alexandre en Egypte, laissèrent de formidables amoncellements de pierres pour témoigner encore de leur existence. Les pyramides de Guiza sont un défi à l'éternité. Athènes, l'aînée de la ville de Plotin, enseigne toujours par les ruines de son Parthénon où la grâce le dispute à l'harmonie.

Alexandrie, elle, n'a pas résisté aux passions changeantes des hommes. Les mêmes pierres, les mêmes colonnes ont successivement servi à honorer Isis l'Egyptienne, Ptolémée V Epiphane, le dieu de Saint Athanase et celui du calife Omar, par la volonté des maîtres grecs, romains, arabes, turcs, avant de s'enfoncer dans le sol et de disparaître comme pour laisser la place à une fille sans mémoire. En vain, le voyageur cherchera-t-il le Phare, merveille du monde ; que reste-t-il même du fort Kaïtbay ? En vain cherchera-t-il les temples, les palais, les cirques, les portiques, les mosaïques, les milliers de fontaines susurrantes, la ville de porphyre et de marbre. Plus rien. Chez Thos Cook and Son, il ne saura pas qu'il s'assied sur un temple dédié à Osorapis et à Isis, au Ptolomé Philopator et à sa femme Arsinoë. Qui lui dira que dans la mosquée Nébi Daniel les fidèles s'inclinent peut-être sur la tombe du conquérant macédonien ? Pas plus que les belles promeneuses de la rue Fouad Ier, il ne se souciera des colonnades de marbre qui bordaient l'ancienne voie canopique. Et, malgré les supplications des pieux archéologues, que n'écourent guère davantage les autorités municipales, nos constructeurs modernes n'en continueront pas moins à pilonner les derniers vestiges de la ville grecque pour leurs immeubles de rapport. Il faut en prendre son parti.



ALEXANDRIA : The French Gardens



ALEXANDRIA: Mohamed Aly's Place

Seule, perdue dans un quartier musulman, la colonne de Dioclétien, qu'on appelle d'ailleurs colonne de Pompée, se dresse encore comme le bras d'un dieu enlisé qui demande secours.

La place qui tient à honneur de former le centre de la ville est un vaste rectangle au milieu duquel s'élève, non pas Alexandre dont il faut, hélas ! chercher le visage plein de feu dans une salle du Musée gréco-romain, mais un cavalier imposant, barbu et enturbanné, **Mohamed Aly**, qui, de sa poigne solide, tira la ville de son sommeil, au début du dix-neuvième siècle. Fermée de bâtisses grisâtres, mornes, c'est, vue d'un peu haut, une boîte dont on aurait enlevé le couvercle. Rien n'y est disposé pour le plaisir des yeux ni pour l'élan de l'esprit. Ni vasques miroitantes, ni corbeilles fleuries, ni frondaisons épaisses, ni bonheurs d'architecture, ni larges perspectives. Une animation confuse de trams et de voitures ne parvient pas à lui donner la vie. Le grand Albanais lui-même étoufferait sur son piédestal si, juste à sa hauteur, par la trouée des jardins français, le souffle du large ne venait fouetter son visage de bronze. Ce qui accroche le regard, c'est une horloge où chacun vient régler sa montre. *Time is money.*

Face au sud, elle se pare d'un faux temple grec où pénètrent chaque matin, dès huit heures, par les degrés de l'escalier monumental, Norvégiens, Danois, Anglais, Belges, Suisse, Français. Messieurs les juges des tribunaux mixtes y vont se délecter des dernières plaidoiries de jeunes avocats grecs, israélites, syriens, italiens, maltais, qui commentent en langue française un code inspiré de Napoléon.

A l'est, la Bourse des valeurs occupe toute la largeur de la place. C'est elle qui porte à son front l'horloge dont je viens de parler, et son banal perron à colonnes ne laisse rien deviner des drames qui se jouent à la corbeille.

Derrière, les quartiers modernes s'étendent fort loin. On y accède par les rues Chérif Pacha et Tewfick. En temps ordinaire, ce sont des rues sans caractère particulier, semblables à n'importe quelle rue commerçante de Gênes ou de Marseille, même pas aménagées pour les besoins de la circulation moderne.

Dans ces artères étroites, coupées sans cesse à angle droit, les voitures, non sans impatience, sont tenues de se suivre en file indienne, sous l'œil des chaouiches, plantés de cinq en cinq mètres, non pour rendre les honneurs mais pour jeter des ordres et des contraventions, d'ailleurs au péril de leur vie. (Celui qu'on aperçoit en haut de la rue Chérif, près de ce qui fut si longtemps le *Main Guard*, posé sur son damier noir et blanc, a l'air d'un jouet posé sur une boîte à bonbons de la pâtisserie d'en face.)

Mais le pittoresque de ces rues apparaît les jours de fête. Alors, au-dessus de chaque porte, à chaque balcon, se penchant fraternellement, le croissant égyptien se mêle aux croix de l'Union Jack, le faisceau des licteurs voisine avec le tricolore français et la croix gammée, le soleil nippon se reflète sur les rayures bleu hellène, et une foule d'étendards inconnus flottent sur leur hampe. Dans ce petit coin de l'univers se manifeste véritablement l'esprit de la S.D.N. Contre la maison parisienne de nouveautés s'ouvrent les bureaux de l'agence maritime de la Palestine Lloyd ; le libraire grec potine avec son cher ami de l'Iran, l'homme aux tapis ; Hadji Békir, devant ses loukoums de Constantinople, prodigue des sourires à l'épicier napolitain ; le Danois de Copenhague, au milieu de ses piles de porcelaine, des fromages et du beurre de son pays, surveille du regard le livreur de yogourt bulgare et l'Indien qui offre de la soie japonaise.

La **rue Chérif** est bordée de magasins déjà anciens, qui exposent avec goût le plus souvent des articles français, fleuristes, coiffeurs à la mode, bijoutiers, confiseurs. Elle a aussi ses banques, ses compagnies d'assurances, de navigation.

La **rue Fouad 1^{er}** lui dispute le privilège d'être l'artère principale de la ville. Incontestablement, c'est celle qui veut se donner les plus grands airs d'élégance et d'aristocratie. Depuis vingt ans, le commerce de luxe : autos, modes, photographies d'art, ne cesse d'y prospérer.

De la rue Tewfick, également commerçante, avec tailleurs de deuxième ordre, salles de ventes, mont-de-piété, chapeliers et coiffeurs de peu d'apparence, cafés arabes, on passe à la rue Attarine, populaire, qui groupe de nombreuses petites merceries, des boutiques de soieries ou de cotonnades, d'humbles ateliers

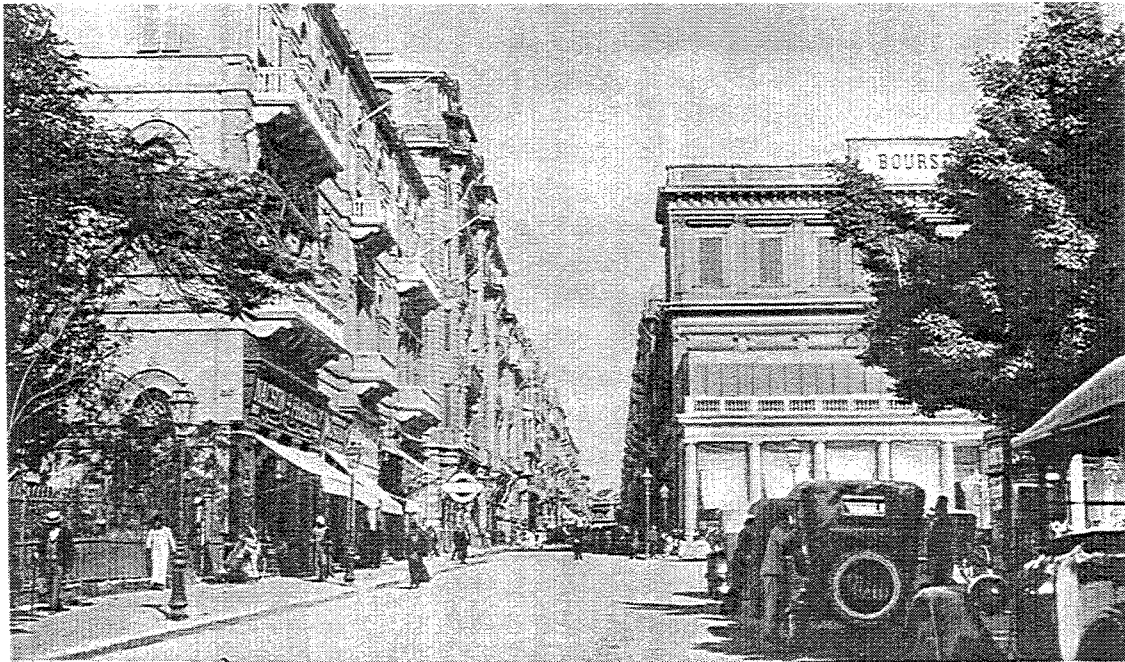
de modistes, des cordonneries tchécoslovaques, des bazars d'articles allemands.

Le boulevard Saad Zaghloul a pris son essor pendant la guerre de 1914 et profite de la vie de plage. C'est une rue de petit commerce avec des libraires et des papetiers, quelques vendeurs d'articles de bain et de jouets, des quincailliers, des fruitiers. Pour leur faire place, les habitants ont été refoulés sur le bord de la mer où l'on construit nombre d'immeubles.

Tous ces quartiers, malheureusement, manquent de style. A côté d'une banque, réplique du Palais Farnèse, on peut en voir une autre inspirée de l'architecture arabe. Chacun suit sa fantaisie, même dans la banlieue de Ramleh. Les Britanniques ont planté, au milieu des pelouses, leurs cottages avec bow-windows, toits de tuiles. Les Italiens adorent leurs villas de pergolas florentines. Un Arménien copie le temple de Philae. Les Grecs tiennent à donner un fronton athénien à leurs écoles. Un vieil original, qui avait commencé sa carrière comme soulier, dit-on, s'est choisi pour retraite une maison-bateau. Les plus anciennes demeures se groupent autour d'un patio, comme les galeries Menasce de la place Mohamed-Ali. Bien rares sont celles qui ont encore un vaste hall sur lequel donnent des chambres très élevées de plafond et fraîches. Les immeubles neufs, qui vantent leur « confort moderne », ont le tort d'offrir des cases exiguës, peu adaptées au pays d'Égypte. Exception faite pour quelques maisons qui, par leurs surfaces lisses, leurs lignes allongées, la simplicité de leurs ornements annoncent un beau style moderne, il faut reconnaître que le cosmopolitisme alexandrin a été impuissant à créer une architecture qui lui serait propre.



Alexandrie. Avenue Saad Zaghloul.



117

Alexandrie - Elhorif Pacha Street

Ce qui rachète tant de banalité, ce sont les arbres et les fleurs. Dès qu'on s'éloigne du centre de la ville, apparaissent palmiers, poivriers, flamboyants, lebbeks, ficus. De nombreux squares et parcs forment de petites îles vertes. Le long de la Corniche, les tâches orange des gazanias chantent sur le fond bleu de la mer. Il y a, enfin, Nouzha et Antoniades qui peuvent rivaliser avec les plus beaux jardins d'Europe.

Dans les serres, on admire les plantes les plus rares, fougères géantes d'Australie, fougères arborescentes de Java, sensibles, précieux camélias, étranges orchidées. Mais je leur préfère les longues allées que bordent des stipes comme de pure pensées, un peu mélancoliques avec leurs palmes rompues, allées solitaires, propices à l'évasion qui font rêver de Samarcande. J'aime cette roseraie où s'exaltent, par myriades, les délicates roses pompons, les roses France noblement épanouies, les roses thé, jaunes ou dorées, les roses veloutées blanches ou pourpres, joie des yeux. J'aime encore l'orangerie, au temps où les petites corolles de cire blanche jonchent le sol, parce qu'on y respire jusqu'à l'ivresse des effluves sucrés et capiteux, si violents que le promeneur qui passe sur la route du canal lève la tête, ouvre les narines et songe au bonheur.

Antoniades, certes, ne possède pas, comme Nouzha, des corbeilles de fleurs qui renouvellent sans cesse leur parure. Mais je l'aime pour ses grands arbres séculaires et ses coins de jardin abandonnés. Je ne manque jamais de tourner les yeux vers la Vénus qui se regarde dans son miroir, et je souris à l'idée qu'un fils d'Ulysse ait réuni, dans sa patrie d'élection, le long d'une même allée, Neptune et Christophe Colomb, Junon et Amerigo Vespucci

C'est un fait curieux à constater : sous les coups de l'adversité et de la misère, Alexandrie se rétracte dans des enceintes de plus en plus étroites ; mais que sa fortune renaisse, aussitôt elle prend du champ pour respirer. Coincée à l'ouest et au sud entre la mer et le Mariout, elle s'allonge sur la côte orientale.

Il y a un demi-siècle, Ramleh, répondant à son nom, n'était qu'une étendue de sable où quelques Bédouins avaient planté leurs tentes. Aujourd'hui, comme au temps d'Octave, la prospère Alexandrie en a fait une banlieue élégante et peuplée. Ses villas se dressent à l'aise au milieu des jardins odorants. Lilas, tamarins, jasmins d'Inde, magnolias, poivriers, flamboyants, tous parés de joyeux coloris, pelouses bordées de balisiers rouge et jaunes, massifs fleuris sont un enchantement et un repos pour l'Alexandrin. Dans cette oasis un peu artificielle, il jouit d'un silence précieux, à peine troublé, quelquefois, par le tintement de cloches d'un couvent voisin qui lui fait oublier l'Orient, ou par la présence du vent, par le bourdonnement de la mer.

Le grand charme de Ramleh, ce sont ses plages. Camp de César, Sporting, Cléopâtre, Stanley Bay, **Glyménopoulo**, Sidi Bishr, ces syllabes font entendre un cliquetis de peuples et de siècles, le long de la mer étincelante.



Pendant l'interminable été, fuyant Le Caire, Minia, Assiout, les Egyptiens de l'intérieur viennent demander asile aux habitants de Ramleh. Le bleu-vert du flot, le sable doré, les rayures rouges des parasols, le bleu marine ou le jaune citron des cabines, les teintes des maillots et des pyjamas, la gamme des peaux brûlées par le soleil et le sel, tout cela forme sur les plages alexandrines un bariolage de couleurs à la fois criard et gai. Sur l'eau flottent des milliers de têtes. De ravissantes Néréides accourent sur le rivage, rasant les vagues comme ces pierres qu'on fait ricocher. Affalés sur une chaise-longue, des messieurs ventrus en burnous méditent sur la nouvelle couvée, si sportive, si ardente, en mâchant des cacahuètes et des graines de pastèques. C'est Cannes, c'est même Juan-les-pins, à la différence, toutefois, qu'ici les Alexandrins sont en villégiature dans leur propre ville et lui donnent eux-mêmes une exubérance, un chatolement, un ton léger qui sont, en effet, dans leur nature. Ici, la liesse des plages se prolonge après que les Cairotes ont regagné leur capitale et les gens du Saïd leurs solitudes.

Entre les palais royaux de Ras El Tin et de Montazah, et digne d'eux, la route de la Corniche arrondit la plus harmonieuse courbe du monde sur une mer toujours changeante, - dont on entend sans cesse battre le pouls, dont on respire l'haleine à chaque pas, et qui devient aussi nécessaire à l'Alexandrin que l'être le plus aimé. La blancheur des façades, l'azur franc du ciel, le jeu des gros nuages esseulés qui promènent des ombres fugitives sur le miroir vert jade et bleu saphir, la caresse de la lumière, composent un spectacle qui exalte la joie de vivre et permet une jeunesse éternelle. Nous sommes à Venise, si l'on veut, mais dans une Venise qui n'aurait ni les teintes tourmentées, ni la fièvre d'un romantisme barrésien. La mer alexandrine est faite de pétillante animation et de nonchalance heureuse.

Pour moi, néanmoins, c'est quand l'hiver, le court et tonifiant hiver, est venu que je l'aime le plus. Alors, le ciel gris secoue sur la ville ses lourdes ondées, le vent qui corne et siffle et guette à tous les coins, se rue pour vous voler vos vêtements, vous couper le souffle. Alors, un galop de vagues écumantes ébranle la rade entière, accourt et vous jette au visage, par-dessus le parapet, d'énormes paquets d'eau qui s'écrasent sur le trottoir avec fracas. Il me semble que la ville participe ainsi à cette respiration tumultueuse, qu'elle retrempe son énergie, qu'elle réapprend, pour un temps, le goût des pensées graves et des grands desseins. Il me semble que je suis davantage chez moi, dans mon Alexandrie. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir une mer déteinte et blême. L'écume, d'un blanc de lessive, gagne le rivage avec un bouillonnement froid, se retire à regret, peigne et lisse, comme on griffe, la mousse des rocs. A l'orient, l'eau est d'un vert sinistre. Sur un horizon dur et plein d'embûches, le phare, lui-même, darde une fulguration inquiétante. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour me souvenir de mon enfance, de la peine des hommes, et réentendre un train gronder sur un pont métallique.

Une population cosmopolite

Dans cette Alexandrie bigarrée depuis sa fondation, quel est, aujourd'hui, le rôle de chaque peuple ?

A part quelques propriétaires fonciers et de hauts fonctionnaires, les Egyptiens forment la classe ouvrière. De même, la colonie italienne de la Piazza della Paglia groupe des maçons, des ébénistes, des serruriers, des garagistes, des contremaîtres. L'Italien arbore également l'insigne du fascio dans les banques et les magasins où il est employé. Il chante la gloire de Mussolini dans les écoles, est médecin, avocat. Votre tailleur et votre chausseur préférés, sont des Arméniens. Les grosses firmes Matossian et Gamsaragan vous fournissent de cigarettes. Les Syriens ne dédaignent pas de partager, avec les Juifs, le petit commerce des cotonnades. Ils brillent aussi bien dans la médecine et le barreau. Ils réussissent dans toutes sortes de postes à la Bourse des valeurs et à Minet El Bassal. Ce sont des spéculateurs habiles. Le Juif n'aime guère le travail manuel, pas plus à Alexandrie que, peut-être, à Tel-Aviv. A la rigueur, il acceptera de rouler des cigarettes, des *macarona*, pour Coutarelli et Salonica. Il aime mieux être chômeur mendiant ou vendeur de billets de *lottaria* ou colporteur. C'est bien pour vous rendre service qu'il sera caissier dans votre banque, vendeur dans votre magasin. Le petit bijoutier de la Sagha, déjà plus à son affaire, est passé maître dans la vente de l'argent et le petit prêt. A un échelon plus haut, il exerce son esprit agile dans la finance, dans le commerce des tissus, la *manufattura*, ou bien, mais c'est un pis aller, dans la chicane. Ayant fait, depuis toujours, la navette entre les Iles et l'Egypte, les Grecs se sentent ici chez eux et en nombre. Ils se sont installés partout, et le premier Européen qu'on voit encore dans les villages, n'est-ce pas un épicier hellène prêteur d'argent ? A Alexandrie, ils s'imposent dans les professions libérales, et possèdent les principales maisons pour le commerce et l'exportation du coton.





Les Anglais représentent l'Empire dans leurs banques à *l'Eastern Telegraph*, dans l'administration. Quelques-uns sont de vieux commerçants : Alderson avec ses machines, Carver pour l'exportation, Barker, comme armateur. La France conserve encore plusieurs vétérans du négoce ; elle a des directeurs de banque, des pédagogues, quelques avocats, quelques ingénieurs, les employés du *Gaz Lebon*. La Suisse occupe une place de premier ordre parmi les exportateurs. Les Belges gravitent autour de leur banque.

Si l'on songe qu'au Caire et dans nombre de villes de province il y a pareille diversité de races, de religions, de nationalités, on est tenté de dire qu'Alexandrie leur ressemble. Et pourtant, elle est à part. La minorité étrangère ou tout juste naturalisée, qui est là-bas perdue dans la masse musulmane et simplement tolérée, tient ici les leviers de commande de l'activité commerciale, donne le ton à la vie sociale.

Seule de son espèce en Egypte, l'organisation administrative de la ville a longtemps offert un caractère curieusement international, et un statut organique prévoyait qu'il ne pourrait être admis dans la commission municipale « plus de trois membres élus d'une même nationalité ». Cela est significatif. Si bien que les grands commerçants dits « européens », Grecs et Juifs surtout, revendiquent l'honneur des initiatives qu'ils ont prises pour assainir et embellir la ville, pour en faire ce qu'elle est devenue.

Comment se comportent ces différents éléments ethniques ? Le fait qu'ils apparaissent dispersés pourrait induire en erreur l'observateur superficiel. Sans parler de ceux qui vivent dans les intérieurs isolés, comme les Anglais, qui ne se

retrouvent qu'entre eux au Sporting Club ou même des Français qui n'ont pas le temps de sortir, ne pensent qu'à économiser pour le retour en France, - les « étrangers » les plus adaptés à la vie égyptienne, les plus orientaux, conservent jalousement leurs caractères propres. Ils appartiennent à des communautés minutieusement organisées, qui ont leurs églises ou leurs synagogues, leur clergé, leurs écoles, leurs hôpitaux, leur cimetière et dont les cérémonies de naissance et de mariage ainsi que le statut personnel sont tout à fait à part.

Ici, plus qu'ailleurs, les notions de race et de religion se confondent ou plutôt se renforcent. Qu'il soit Sefardim ou Azkenazim, Maghrébin ou Smyrniote ou Judéo-Espagnol, Syrien ou Italien, un Juif est toujours Juif et vit au sein de sa communauté : peu importe la nationalité qui n'est souvent que « de passeport ». Qu'ils soient ou non de même race, que l'un descende des Croisés et l'autre des Califes, deux Syriens sont d'autant plus différents qu'ils confessent, l'un la foi catholique, l'autre, la religion de l'Islam, celui-ci finissant par se fondre dans la foule égyptienne. Et c'est ce qui surprend un Européen, habitué à donner au mot nationalité un sens à la fois strict et mystique.

On pourrait croire que le contact quotidien effrite ou, tout au moins émousse les différences de race et de religion. C'est le contraire qui se produit. Le Juif tient à fermer ses bureaux le jour de Pourim, le Français fête le 14 juillet, l'Anglais l'Empire Day, le Grec le jour de la Saint-Georges, l'Italien l'anniversaire de la Marche sur Rome. Un Français, même s'il ne pratique pas sa religion en France, va ici à la messe consulaire, se fait enterrer dans son cimetière. Quand vient Yom Kippour, la foule juive envahit ostensiblement la rue Nébi-Daniel, chacun ayant sous le bras le sac de velours qui contient le *talleth* et le Livre. Le dimanche des Rameaux, les Coptes brandissent, par les rues, leurs palmes tressées. Le Vendredi Saint, la circulation de la rue Fouad est interrompue par les Grecs orthodoxes, nu-tête, bannières et encensoirs au vent, avec leurs pappas à chignon, leur évêque, leur consul. Et rien n'est plus courant que de voir un musulman s'arrêter sur le trottoir à l'angle d'une place, se déchausser, étendre les bras et commencer sa prière sans le moindre souci des passants. L'expression « sans religion » est ici incompréhensible, traduit une monstruosité.

Sans doute, un malin esprit critique ne cesse de s'exercer aux dépens les uns des autres, plus aiguisé qu'acérbe. Le *bakal* grec remet dans son baril, pour le prochain client, le noyau de l'olive noire qu'il vient de manger. Le Syrien, quel esbroufeur ! Le Juif, quel opportuniste ! « Il faut, comme chacun sait, deux Arméniens, les pauvres, pour battre un Grec et deux Grecs pour battre un Juif. » L'Italien, depuis le fascisme, bombe le torse. L'Anglais boit son whisky, distant et solitaire. Et le Français couvre ses dix kilomètres à pied pour garder dans sa poche la petite piastre du tramway. Comme on le voit, cela n'est pas bien méchant.

Sans doute, lord Cromer n'a pas toujours tort de juger sévèrement la foule levantine. Malgré tout, de ce contact journalier entre gens appartenant à diverses « colonies », naît une large compréhension, une amitié profonde et sérieuse qui sont un des précieux avantages du cosmopolitisme.

De: Joel Salzmann drjsalzmann@gmail.com
Objet: Re:
Date: 8 juin 2018 9:57 AM
À: TRAJETS - Trajets Imprimerie Imprimerie@trajets.org

Bonjour et merci.
Merci de m'envoyer aussi la facture au plus vite
Cordialement
Joël Salzmann

2018-06-08 9:53 GMT+02:00 TRAJETS - Trajets Imprimerie <Imprimerie@trajets.org>:

Bonjour Monsieur,
comme discute hier voici le bulletin de livraison
a singée et de le renvoyer

Meilleures salutations,

Pedro Allegue

ImprimerieTRAJETS
Avenue Henri-Dunant 15
CH - 1205 Genève
T. 022 329 55 50
F. 022 329 67 50
Imprimerie@trajets.org
www.trajets.org

--

P Participez au développement durable - N'imprimez ce message que si nécessaire



REPUBLIQUE
ET CANTON
DE GENEVE



EMPLOYEUR
RESPONSABLE
2017

Le 7 juin 2018 12:13, Joel Salzmann a écrit :

Cher Monsieur oui je confirme
mais je n'ai donc pris que 7500-
je vais t'aller la banque juste avant 14h30 c'est ok
je serai l'entrée de la poste 14h30
Cordialement
joel Salzmann 079 7786143

2018-06-07 11:26 GMT+02:00 TRAJETS - Trajets Imprimerie <Imprimerie@trajets.org>:

Bonjour Monsieur,
je n'avais pas vu qu'il y avait beaucoup de français donc le prix la poste vas monter environ 8000.-- envoie
posteau
confirme moi c est bien a 14h30 a la poste du 31 décembre.

Meilleures salutations,

Pedro Allegue

ImprimerieTRAJETS
Avenue Henri-Dunant 15
CH - 1205 Genève

T. 022 329 55 50

F. 022 329 67 50

imprimerie@trajets.org

www.trajets.org

--

P Participez au développement durable - N'imprimez ce message que si nécessaire

<image002.png>

--

Dr Joël Salzmänn MD FRCOphth

Spécialiste FMH en ophtalmologie et ophtalmochirurgie

12 chemin Beau-Soleil

1206 Genève, Suisse

T: +4122 343 1548 F: +4122 3431516

--

Dr Joël Salzmänn MD FRCOphth

Spécialiste FMH en ophtalmologie et ophtalmochirurgie

12 chemin Beau-Soleil

1206 Genève, Suisse

T: +4122 343 1548 F: +4122 3431516